

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ZP 50432/1977, 8

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1977)

NOUVELLE SERIE

TOME 8 - 1977

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



1977



MONTPELLIER

1977

RECEPTIONS ACADEMIQUES EN 1977

Séance du 10 janvier 1977

RECEPTION DE M. le Professeur Paul PUECH

Monsieur le Président,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Dans un monde en pleine mutation, où s'écroulent nombre des grands principes qui ont guidé la vie des hommes durant des siècles, où le matérialisme domine, où le souci du lendemain prime les démarches généreuses de la pensée et du cœur, où l'accélération vertigineuse du savoir contraint l'homme de science à devenir le spécialiste d'une spécialité, combien il est bon de trouver une Maison où l'on puisse se détacher des préoccupations du quotidien, qui vous permette de sortir de vous-même et de goûter aux joies supérieures de l'esprit. L'Académie est un de ces haut lieux, havres aussi rares que précieux où l'humanisme trouve encore refuge, et je vous sais infiniment gré, Messieurs, de me permettre d'y accéder. Passée la porte de ce sanctuaire où souffle l'esprit, la morosité du quotidien, la soif d'ambition, les aigreurs de la concurrence s'effacent et chacun, serein et disponible, vient puiser aux sources de l'Intemporel, profiter des connaissances et de la culture des autres, donner de sa personne pour l'enrichissement d'autrui.

Mais suis-je bien digne d'un tel honneur ? Un doute profond, mêlé de crainte, s'est emparé de moi à l'annonce de mon élection, quand je considère ma filiation par le sang et par l'esprit. De l'érudition, qui m'aurait fourni les citations

rare ou peu connues qui sont les fleurons d'un discours académique traditionnel, j'en manque cruellement en ce jour, malgré l'influence profonde de mon père, si assidu à vos séances, emmuré à cette heure dans le silence de son aphasie, et de mon oncle Charles Puech, membre de l'Institut, dont les lettres les plus simples sont des modèles de littérature. De l'aisance dans le discours et la manière si captivante de saisir le pittoresque, j'en avais pour modèle, dans la vieille demeure du Cailar, mon oncle Maître André Puech et son fidèle ami Maurice Chauvet, mais je ne pourrais jamais les imiter. Pour ajouter à mon embarras, j'ai pour parrain en Académie le professeur Cadéras de Kerleau, ce maître de l'obstétrique à qui j'ai confié la mise au monde de ce qui est ma raison de vivre, et dont les feux d'artifice d'éloquence risquent de faire paraître bien terne mon discours de remerciements. Et pour mettre le comble à ma confusion le fauteuil que je vais occuper était celui de mon maître le doyen Gaston Giraud, personnalité montpelliéraine exceptionnelle qui domina la médecine de son temps. Comment penser rivaliser avec celui qui savait si bien faire l'éloge des autres, avec l'homme profondément attachant et bon, dont le verbe châtié et l'enthousiasme débordant savaient si bien captiver et charmer tous les auditoires, celui qui trouvait avec tant d'aisance les accents propres à émouvoir les cœurs.

Gaston Giraud est né à Privas, le 10 octobre 1888, dans le collège où ses parents enseignaient la physique et dont son père, homme de science mais aussi excellent helléniste et latiniste, devint le principal. Gaston Giraud tenait beaucoup à sa double hérédité qui lui apporta l'éclectisme de pensée et de confession, le goût et le don de l'enseignement et qui, par de plus lointaines racines, a pu contribuer à son orientation médicale. Ne retrouve-t-on pas dans son ascendance paternelle 4 générations de médecins, depuis le jour où un médecin des armées de Louis XV, descendant en Campagne la vallée du Rhône, cantonna à Rochemaure, s'éprit d'une jolie ardéchoise, donna sa démission de l'armée et exerça sur place la médecine. Le grand-père de Gaston Giraud, Jean François, était un homme attachant. Natif d'un village haut perché du briançonnais, orphelin de très bonne heure, il se louait dans les fermes enneigées tout l'hiver pour gagner quelque subsistance et se cultivait à ses moments de détente. Aidé par le curé du village qui remarquera son exceptionnelle intelligence, il devient instituteur, est nommé à Rochemaure, où ce républicain farouche, qui refusa d'envoyer une adresse au prince impérial — mais n'en obtint pas moins la Légion d'honneur pour ses qualités d'enseignant —, tombe amoureux de la jolie catholique et royaliste qui fut la grand-mère de notre doyen. Côté maternel, ce sont des huguenots du pays camisard, très attachés à leur religion, alliés à Marie Durand, la résistante de la Tour de Constance, dont l'intelligente et possessive mère de Gaston Giraud hérita de l'austérité et de la fermeté.

L'enfant grandit avec ses deux sœurs, trio très uni, dans le collège qui était aussi leur maison, demeure immense et glaciale en hiver, bâtie sur les fondations du château, hantée par le souvenir de la belle Paule de Chambaud, disputée par ses farouches soupirants le catholique Lestrangle et le protestant Brison. Écoutons notre maître évoquer ces lieux.

"Des mystères souterrains, de vastes greniers enchantés, de multiples étages inoccupés, des horizons magnifiques du haut des toits, des jardins encerclés, les maisons de la "Cyme de la ville", des cours ombragées par des sycomores et des mûriers ou dominées par le dôme de lave du Mont Toulon, ou surplombant "la Glacière", où se cache, d'après la tradition, un souterrain venu du château, et le profond ravin de Charelon, une chapelle, fondée par les Récollets et qui servit de tribunal révolutionnaire, les cloches de l'église paroissiale qui, tous les quarts d'heure, marquaient les étapes de la vie de la maison, les classes d'où, toutes fenêtres ouvertes l'été, s'envolaient les bruyantes indignations du professeur de mathématiques, porté hors de lui-même par le massacre des théorèmes, toute cette vie intime d'une maison de jeunes, tour à tour silencieuse et grave, ou pleine de cris joyeux, vie sage et réglée, disciplinée dans ses horaires, sans aucune contrainte pesante... Journées grises de l'hiver, arbres dénudés et noirs, gel agressif, couloirs glacés (s'en apercevait-on ?) et puis l'étonnante floraison odorante de mai, l'éclatant retour à la vie sous un ciel presque méridional, l'incendie de l'été qui allait marquer l'arrêt joyeux des travaux scolaires". Tel fut le cadre de cette enfance et de cette adolescence. Peu de contacts extérieurs, en dehors des vacances, mais intra muros un champ immense de liberté, discrètement mais solidement surveillée par des parents qui surent imposer, sans la faire sentir rudement, une autorité certaine et acceptée tout naturellement.

L'ordre des études fixé une fois pour toutes était exécuté ponctuellement, en dehors de toute surveillance, qu'il s'agisse du travail du matin, de 5 heures 15 à 7 heures ou, d'autres années, du travail du soir, de 8 heures à 10 heures 15. Et la reconnaissance à l'endroit des parents : "Dominant cet ensemble, l'enseignement des parents, enseignement méthodique du professeur, enseignement par l'exemple, enseignement "insensible" de tous les jours, à propos de tout et de tous..."

Aussi doué en Lettres classiques qu'en Sciences, Gaston Giraud balance entre Normale Supérieure Lettres, sa tendance première et la Médecine, l'option pour cette dernière étant emportée par la décision de sa sœur, Marthe, leur désir de ne point se séparer, de se sentir moins perdus dans la ville inconnue. Arrivée à Montpellier en 1905. C'est l'éblouissement climatique, la découverte ravie des

méthodes de l'enseignement supérieur, l'accueil de l'oncle Paul Bret, qui ouvre grandes les portes de la société universitaire. Période estudiantine où commence l'accumulation des prix de scolarité en Faculté de Médecine et en Faculté des Sciences. Heureux parents qui recevaient des nouvelles quotidiennes de leur fils faisant chaque soir, comme il le fit tout au long de son existence, son examen de science et de conscience. D'une écriture élégante et serrée, il leur narrait par le menu les détails de la journée — cours sur la respiration des vers, dissection du crabe au P.C.N., explosions fracassantes et odoriférantes de maladroites expériences de chimie —, il épinglait un professeur ennuyeux, découvrait le Cardinal de Cabrières et le professeur Grasset tendant à s'opposer à la violation de la cathédrale lors des inventaires tumultueux de 1906, s'offusquait des intrigues, nourries de politique, qui entourèrent l'élection du doyen de la Faculté de Médecine, le bon jeune homme écrivant : "De loin, on dirait que tous ces hommes occupés de spéculation de haute portée scientifique et philosophique doivent négliger les querelles ordinaires ; et quand on y regarde un peu, on voit qu'il se noue autour d'eux autant de cabales et d'intrigues que dans les autres milieux".

L'internat, acquis aisément en 1911, au retour de 2 années de grandes manœuvres dans le 2ème génie, est interrompu par la grande guerre, où nous trouvons Gaston Giraud médecin auxiliaire au 23ème bataillon de chasseurs alpins. Une thèse sur les documents de guerre est soutenue au cours d'une permission (en 1917). Après les hostilités, il troque l'uniforme portant la Croix de guerre pour la blouse blanche de l'Interne, dans le service des professeurs Rauzier et Vedel. Dans les années 20, il retire une empreinte profonde d'un séjour parisien chez Fernand Widal, et y noue de solides amitiés avec de futurs grands noms de la médecine. Il comprend toute l'importance d'une formation biologique, soumise au service de la Médecine, et la trouve à Montpellier auprès de Derrien, ce Maître discret, "biologiste le plus complet et le plus universel que j'ai connu", dira plus tard Gaston Giraud.

De la reconnaissance envers ses Maîtres, Gaston Giraud en exprima à profusion dans l'inoubliable discours qu'il prononça le jour de l'inauguration de l'amphithéâtre qui porte son nom à l'Institut de Biologie. Avant de faire l'appel individuel de ses maîtres, morts et vivants, il leur rendit un collectif hommage : "Il n'est aucun de nos maîtres auquel nous ne devons une part de nous-même. Nous avons parfois la surprise amusée de retrouver en nous une trace oubliée, une empreinte légère et fugace, mais leur héritage est souvent d'une profondeur, d'une puissance bien plus grande. Nous identifions ce que tel ou tel nous a appris ou inspiré, des mots, des faits peut-être, mais surtout des méthodes, des techniques d'effort, des orientations de pensée. Nous savons qui s'est efforcé le mieux de nous

mettre en garde contre les entraînements trop rapides, de développer notre esprit critique, de fixer les limites au-delà desquelles toute transaction de conscience est impossible, de nous faire connaître l'homme et qu'il doit être respecté et aimé".

Première grande consécration universitaire avec l'agrégation de médecine en 1923 qui ouvre les deux chemins parallèles de la carrière de grand consultant et d'enseignant, le jeune maître éprouvant autant de satisfaction à l'initiation des étudiants que dans les exercices de haute école de la préparation aux grands concours. Ses contemporains se plaisaient à reconnaître déjà le futur grand clinicien, dans la minutie de l'examen, l'art de l'analyse didactique, le soin de dégager l'essentiel, la clarté de la synthèse, la puissance de l'envol vers l'idée générale.

La première chaire est celle d'hydrologie en 1928. Il aimait évoquer les années au cours desquelles il conduisit à travers la France les voyages dans les stations thermales, leur gaieté, leur atmosphère détendue, leur attrait pittoresque. Au cours de cette "phase radieuse et ensoleillée de sa carrière enseignante", il se montrait tour à tour thérapeute, géographe, géologue, chimiste et excellent guide touristique. La succession du professeur Louis Rimbaud à la clinique propédeutique médicale en 1931 lui revint naturellement, comme la chaire de clinique médicale en 1937, à la suite du professeur Vires et il poursuivra pendant 23 ans aux cliniques Saint-Eloi sa carrière de grand médecin hospitalier. Ce fut la période où j'eus le rare privilège de cotoyer comme interne, chef de clinique et agrégé cet homme hors de pair qui sortit un jour de sa réserve naturelle pour me dire publiquement : "Vous avez certainement senti qu'il y a comme une teinte paternelle dans les sentiments que j'éprouve à votre égard". Combien ai-je compris, devenu moi-même professeur, les relations de maître à élève qu'il exprima si bien : "Nos relations évoluent par trois phases. Dans les débuts, les élèves sont, peut-on dire, au berceau. Ils se transforment entre nos mains ; nous les façonnons, nous les orientons. A ce stade tout est joie : la joie exaltante de donner beaucoup de soi-même, de transmettre ce qu'on a reçu, d'observer ce qu'il advient, de suivre sur un jeune visage le cheminement de sa propre pensée, d'éveiller et d'affermir une vocation..."

"Peu d'années passent : l'élève de choix a affirmé sa personnalité ; il s'évade et s'élance, le futur maître perce en lui. L'équipe est formée. La collaboration devient un enchantement de tous les jours, l'enrichissement est réciproque..."

"Et dans une troisième phase, il peut arriver que les apports directs deviennent plus riches de l'élève à maître que de maître à l'élève. La vie est rude.

Chaque année augmente les obligations et les charges médicales ou administratives, et l'on ne peut accepter ces dernières sans se soumettre aux servitudes qu'elles imposent pour le bien des autres. De telles dispersions engendrent des angoisses, en un temps surtout où les sciences médicales, comme toutes les autres, évoluent de vertigineuse façon. Quelques semaines de ralentissement et les contacts ne sont plus ce qu'ils doivent être avec ce monde en constante progression. La présence des élèves et des collaborateurs devenus des savants constitue un stimulant permanent et protecteur. L'obligation d'enseigner entraîne la continuité de l'effort, exclut toute défaillance...".

Travailleur infatigable, l'esprit en permanente ébullition, Gaston Giraud donna à ses collaborateurs l'exemple d'une énergie, d'une résistance, d'un mépris de la fatigue qui forçait l'admiration. Ne continue-t-il pas ses multiples voyages ferroviaires et nocturnes à Paris, en quête de quelque provende pour sa Faculté ou son service hospitalier, ignorant le rappel à l'ordre douloureux de plusieurs fractures de côtes ? Ne passe-t-il pas tout le temps d'un congrès de Cardiologie dans une chambre d'hôpital de Prague, où manquait le confort le plus élémentaire, souffrant d'une infection qui eût pu être mortelle, sans émettre la moindre plainte ni jamais récriminer contre des soins inappropriés, faute de médicaments. Ne cache-t-il pas pendant plusieurs années, même à ses plus intimes, la tenaille précordiale qui l'obligeait à ralentir la cadence, lui faisait choisir ses parcours et éviter le compagnon trop alerte pour l'accompagner ? Au couchant de sa vie, redoutant l'étouffement nocturne, il en prend prétexte pour prolonger interminablement les veilles, ces nuits, disait-il au faîte de son existence, ces longues nuits extensibles et paisibles qui permettent toutes les compensations, après des jours écartelés.

Les fins de matinée à l'hôpital étaient longues, le Patron ignorant l'heure du repas, qu'il avalait sans sembler se rendre compte de la qualité et de la température des mets qui lui étaient servis à son retour tardif à l'Enclos Tissié. Les collaborateurs avaient déjà l'esprit embrouillé, sentaient les tenailles épigastriques de la faim, alors que leur maître, à grandes enjambées, montait les escaliers de son service, distançant ses élèves, passait allègrement de salle en salle, l'attention toujours en éveil. Il interrogeait sans cesse, notait maintes fois sur de petits papiers dont ses poches étaient garnies le propos qui lui faisait soupçonner une faille dans sa documentation — comblée dès le lendemain —, une pensée à accrocher dans le tourbillon des idées, élément d'une méditation nocturne, un nom de personne avec qui partager la joie ou l'affliction. Aux malades, il donnait confiance et n'avait point son pareil pour apporter réconfort et sentiment de sécurité.

Enseigner était son plaisir et le didactisme de ses propos ne tombait

jamais dans la facilité. La difficulté était son aiguillon et il éprouvait quelque volupté à s'attaquer aux sujets les plus difficiles, rebutants pour les autres. Dans les conversations quotidiennes, truffées d'anecdotes contées en termes imagés, le souci était permanent de dégager une leçon, de tirer une morale de l'événement heureux ou malheureux. Exemple du conférencier intelligent et élégant, vibrant et persuasif, orateur à la présence incomparable, dont l'autorité en imposait d'emblée, il avait le secret des envols panoramiques, des rapprochements audacieux, dans ce langage châtié du fin lettré, profondément attaché à la pureté de la langue française, s'irritant de son abâtardissement par un usage inconsidéré de termes étrangers, qu'il dénonçait avec fermeté.

Fondateur de l'Ecole de Cardiologie de Montpellier, avec sa double antenne médicale et chirurgicale, Gaston Giraud présida la Société française de Cardiologie, parraina la naissance de la Société interaméricaine lors de l'inauguration du célèbre Institut de Cardiologie de Mexico en 1946 et jeta avec deux autres grandes figures de la Cardiologie mondiale, Laubry et Chavez, les bases de la Société internationale de cette discipline.

Ce grand seigneur de la Cardiologie française resta toujours imprégné de sa formation clinique première, se refusa à diviser l'homme de son tout, en chair et en esprit, ce qu'exprima fort bien son collègue et ami le professeur Moreau : "Vous avez, par goût, orienté votre activité vers le cœur, mais vous n'avez jamais oublié que, même en Cardiologie, la circulation de retour ramène toujours à la médecine générale et en repart revigorée. Vous savez que le luxe des techniques n'abolit pas les impératifs de la clinique et que la faute serait lourde d'arracher à notre médecine sa vêtue de chair humaine, au risque de la réduire à un sec mélange de courbes, de chiffres et de lignes composant un tableau abstrait, sans âme. D'un même regard vous embrassez toute la pathologie : du cœur au rein, du foie au cerveau, de l'infection aux maladies métaboliques, tout vous tente et fait matière à recherche". Et ceci se reflète dans un index de publications comportant quelques 1500 titres, dans des ouvrages en librairie ou jouxtent la neurologie, l'hydroclimatologie et la cardiologie et dans les 10 volumes des Annales qui relataient les travaux de son Service et auxquels il mettait soigneusement la dernière main.

Point d'étonnant de trouver Gaston Giraud, interniste, à la Société médicale des hôpitaux de Paris, à la Société française d'hématologie, à la ligue contre le rhumatisme, à la Société de pathologie rénale, à l'Assemblée française de médecine générale et à l'Association internationale de médecine interne.

Conférencier recherché, il fit rayonner son prestige personnel et les

travaux de son Ecole hors de nos frontières, en Europe, au Moyen Orient, au Mexique et aux Etats-Unis et de nombreuses sociétés savantes étrangères eurent à honneur de le compter parmi leurs membres.

Nommé doyen le 1er décembre 1941, en pleine tourmente, sur les instances pressantes du doyen Euzière et du recteur Sarrailh et maintenu en fonction jusqu'à la limite d'âge, il sut, pendant près de 20 ans de décanat, agir avec habileté et fermeté sur une route chargée de responsabilités et semée d'embûches, toujours sur la brèche pour défendre sa Faculté et en assurer la prospérité.

Diplomate né, homme d'une parfaite courtoisie qui lui ouvrait les portes des ministères, il haïssait le projet ténébreux, l'intrigue douteuse. Pour lui promesse valait serment et lorsqu'il était engagé, aucun argument ne le détournait de l'objectif fixé, mettant son extraordinaire obstination au service des causes justes et foncièrement honnêtes. Très vite, il devint le "doyen des doyens", hommage d'un rare poids quand prononcé par un autre grand doyen, son collègue Hermann de Lyon.

Le sens aigu des intérêts universitaires, le dévouement absolu à sa tâche et la rectitude de son jugement imposèrent le doyen Giraud dans les grandes instances universitaires. L'avocat qui dormait dans le médecin se révéla dans les commissions où ses avis étaient souvent déterminants. Dès la constitution du Comité Consultatif des Universités en 1946, il devint un des membres les plus écoutés de cette assemblée représentative de toutes les disciplines cliniques et scientifiques. L'émouvante ovation que lui firent ses collègues le jour où il siégea pour la dernière fois était l'expression de la reconnaissance unanime et affectueuse de l'importance de son action : clairvoyante, juste et toujours bienveillante.

Exemple d'assiduité au Conseil de l'enseignement supérieur, — dont les séances étaient mensuelles et souvent plus fréquentes — de très nombreux dossiers lui étaient confiés parce qu'ils étaient complexes, parfois névralgiques et que les rapporter demandait compétence, lucidité, indépendance et souvent courage, relatait le doyen Hermann.

Il était donc naturel que le Conseil de l'enseignement supérieur le désignât pour le représenter au sein de la plus haute assemblée délibératrice de tous les ordres d'enseignement, le Conseil supérieur de l'Education Nationale.

Au Comité interministériel d'études des problèmes de l'enseignement médical, de la structure hospitalière et de l'action sanitaire et sociale, appelé plus

simplement "comité Debré", du nom de son président, il lutta, souvent avec âpreté, pour éviter certains sacrifices sur l'autel de la réforme hospitalo-universitaire.

Membre correspondant de l'Académie de Médecine depuis 1946, il devint titulaire de cette illustre Compagnie en 1961. A l'Institut de France, il représentait brillamment la Cardiologie comme membre correspondant de l'Académie des Sciences.

Le souci de faire respecter les règles de la morale professionnelle en redressant les indécats, en démasquant les brebis galeuses qui nuisent au prestige et à l'honneur de la médecine, conduisit Gaston Giraud à s'occuper activement du Conseil régional de l'ordre des médecins et il s'y employa avec sa rectitude habituelle de conscience.

Ne négligeant aucun des aspects de la profession, il accepta de présider à vie le Syndicat national des médecins des hôpitaux publics.

Bâtitteur, Gaston Giraud doubla les locaux de la Faculté de Médecine par l'agrandissement de l'Institut de Biologie et fit cadeau à son départ du grand amphithéâtre dont l'inauguration le 3 novembre 1961 fut l'occasion d'une grande fête de la reconnaissance et de l'amitié.

Très respectueux d'un passé jalousement conservé, historien passionnant et guide incomparable de sa "Maison", il s'attacha à la rénovation architecturale des bâtiments anciens de la Faculté de Médecine, fit remettre en état le vieux Collège Saint Benoît, dégager les salles souterraines et le réfectoire des moines, mit en valeur les belles collections de dessins du musée Atger.

Gaston Giraud fut aussi un grand français, qui passa 8 ans sous les drapeaux dont 6 au front. D'une impressionnante collection de décorations, ces "hochets de vanité" selon sa propre expression, il ne tirait juste fierté que des croix de guerre méritées par sa conduite lors des deux guerres mondiales, et de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, au titre de la Santé, qui ornait superbement son camail les jours de grand appareil.

Puissance et influence n'altérèrent jamais la sensibilité frémissante et le grand cœur de Gaston Giraud, qui se démasquaient vite derrière une certaine réserve et un premier abord un peu impressionnant. Lutteur courtois, ses fleurets étaient mouchetés et si, d'aventure, il explosait, la brusquerie spontanée du premier jet était vite assouplie et polissée. Foncièrement bon, bienveillant par nature, il était toujours prêt à se réjouir des joies des uns et à compatir aux peines des autres et l'exprimait avec raffinement. Par la force des événements il eut à rompre des lances,

mais cherchait toujours à apaiser et à trouver un terrain d'entente avec son adversaire du moment. Animé d'esprit de tolérance, ce chrétien qui se refusait à tout sectarisme voulut marquer ses funérailles d'œcuménisme, un dernier hommage lui étant rendu par deux ministres amis de l'église catholique et de l'église réformée, à l'ombre de la cathédrale jouxtant sa chère Faculté.

Aucun nuage ne sera venu assombrir l'intelligence d'un homme qui resta, jusqu'à son dernier soupir, à 86 ans, en pleine possession de ses facultés intellectuelles et il vous donna, Messieurs, maintes fois l'occasion d'apprécier sa permanente ouverture d'esprit aux séances de votre Compagnie, dont il était membre depuis 1925, devint président en 1930, et qu'il fréquenta assidûment après sa retraite, avec une satisfaction sans cesse renouvelée.

Au faîte de sa gloire, une blessure irréparable brisa son cœur de père. Il gardait au fond de lui-même cette meurtrissure. L'homme en apparence impassible portait souvent ses regards sur la photographie de Jean-François, souriant sur son bureau de travail, comme pour lui dire qu'il était toujours présent dans sa pensée.

Une vie trépidante, tendue, des déplacements fréquents furent le tribut que la famille dut céder au travail, au dévouement aux malades et à la réussite. "Serait-il possible, écrivait Gaston Giraud, de poursuivre cette tâche si l'on ne trouvait auprès de soi le dévouement total de celle qu'on a choisie un jour pour être la compagne de sa vie et qui, au prix d'un détachement qui va souvent jusqu'au sacrifice, a permis que fût fait ce qui devait l'être, demeurant sans défaillance ce qu'elle a été dès le début et qu'elle sera toujours...". Madame Giraud, vous avez admirablement compris l'être que vous avez profondément aimé, dont vous avez partagé sans relâche les joies et les chagrins et vous avez su entretenir dans votre existence commune une étonnante fraîcheur et une inaltérable jeunesse.

La mort, Gaston Giraud ne la redoutait point. Écoutons-le : "La mort d'un être n'est pas une totale rupture puisque sa vie même, dont la forme visible s'est effacée, continue en ses descendants, qui la transmettent à leur tour. On ne meurt point. Que cette affirmation apporte quelque réconfort à ceux qui, illégitimement, tremblent devant cette mort, alors qu'on doit toujours sereinement la regarder en face". Marie-Claude et Isabelle, vous avez exaucé les vœux de votre père et il a eu la joie de voir assurée, en ses petits-enfants, la perennité des liens charnels et spirituels auxquels il aspirait.

Quelle meilleure conclusion à l'évocation d'une vie aussi bien remplie que le message d'espoir que nous laissa Gaston Giraud : "A moins qu'un cataclysme

inimaginable ne vienne abolir toute vie, créer par le tumulte immense le silence définitif, ne pouvons-nous pas dire que chacun de nous porte en soi, dans la substance matérielle de son corps vivant comme dans la vie immatérielle de son esprit et de son âme, quelque parcelle de personnelle immortalité ? "...

Paul Puech

REPONSE DE M. LE PROFESSEUR CADERAS DE KERLEAU

Monsieur,

Nul ne pouvait mieux que vous son élève de dilection, prononcer à cette tribune l'éloge traditionnel du Doyen Gaston Giraud.

Vous venez d'évoquer sa figure de proue, la parfaite harmonie de sa prestigieuse carrière avec un sentiment de féale allégeance et un éclat que de vaines redites risqueraient de ternir.

Aussi me bornerai-je à rappeler par quelques souvenirs, certains aspects moins connus mais combien attachants de son exceptionnelle personnalité.

Lorsque je vins à Montpellier entreprendre mes études médicales, j'arrivais de Privas où naquit Monsieur Giraud. Ses amis ardéchois me remirent à son intention de chaleureux messages qui me valurent un accueil dont je ne saurais oublier ni la cordialité ni la séduction.

Notre Maître aimait remémorer son enfance et son adolescence dans cette petite capitale vivaraise dont son père, qu'il vénérât, dirigeait le collège avec une science et une conscience exemplaires.

J'entends encore la péroraison de la belle leçon inaugurale prononcée à la Faculté le 28 novembre 1938.

Après avoir exprimé sa gratitude à tous ses Maîtres en médecine, il

conclut : "Et par delà tant de visages évoqués, un autre surgit, vers qui chaque jour je me tourne, celui de l'homme dont je suis le fils, qui m'a vraiment formé, que j'entends chaque jour parler en moi, qui fût mon premier maître, mon premier conseiller, et le demeure toujours, vivant comme au temps de sa force..."

Ah ! les systèmes peuvent s'affronter, dresser leurs murailles fragiles ! Participez aux jeux brillants de l'esprit qui les édifient, accumulez et critiquez les preuves, soyez logiques, précis, sévères, soyez secs, soyez durs.

Mais la détente venue, ouvrez votre jardin secret, laissez monter les voix qui ne s'élèvent plus que pour vous, rejoignez vos chers souvenirs, laissez vous glisser au gré d'une sensibilité indifférente aux contraintes, abandonnez-vous au charme amer et pénétrant qui monte du passé, à ces forces obscures qui, souvent à votre insu vous mènent.

L'heure ne sonnera que trop tôt où vous devez reprendre votre masque d'homme armé".

Armé, il le fût dans sa vie publique comme dans sa vie privée, en temps de paix comme en temps de guerre, à l'Hôpital comme à la Faculté.

Jusqu'à la fin, il prit une part active aux travaux de notre Compagnie comme à ceux de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine où il animait, entre-autres, les commissions créées pour l'épuration du langage médical et la défense de la langue française, face à l'intrusion abusive des termes anglo-saxons.

C'est à cette œuvre que quelques heures avant sa disparition il travaillait encore, comme le rappelait le Doyen Turchini le 1er juillet 1975, sous la coupole de la rue Bonaparte, dans une émouvante ambiance de sympathie attristée entourant Madame Giraud accompagnée de ses enfants.

Comment ne pas évoquer devant cette alacrité exceptionnelle le "de Senectute" de Cicéron où Caton l'Ancien explique à Scipion et à Lelius pourquoi il supporte si allègrement sa vieillesse : "je n'ai jamais été aussi occupé", proclame-t-il, "que depuis que je n'ai rien à faire".

Le 16 décembre 1973 enfin, présidant le centième anniversaire du Lycée Vincent d'Indy installé dans les locaux rénovés du vieux collège paternel, notre vénéré Maître terminait son discours par cette admirable harangue = "je suis médecin, je suis enseignant. Il y a une grande parenté entre l'enseignant et le médecin".

Le médecin qui arrive au soir de sa journée et plus encore au crépuscule de son existence se remémore chaque jour, chaque année, ce dont il tire ses plus douces joies. D'où viennent-elles ? Elles lui viennent de ces vies qu'il a protégées, du souvenir de ces enfants auxquels il a pu conserver l'amour d'une mère, de ces mères qui grâce à lui, ont vu revivre l'enfant qu'elles croyaient perdu.

Et vous enseignants, au soir de votre journée comme de votre vie, croyez-vous pouvoir éprouver une joie plus pleine, une joie plus vraie qu'en laissant monter en vous le souvenir de ce que vous vous serez efforcés de faire pour ces jeunes que vous aurez contribué à former sans les contraindre, si ombrageux qu'ils soient quelquefois, que vous aurez dirigés vers ce que vous considérez comme l'idéal de ce que doit être un homme, ces jeunes que vous aurez enrichis de votre science et de votre expérience, ces jeunes auxquels vous aurez donné de vous-même le meilleur, ce meilleur qui, par eux survivra". Cette survie, le Doyen Giraud l'a assurée en créant une Ecole rayonnante qui assure le maintien de sa tradition.

Votre hérédité comme vos qualités propres vous destinaient, Monsieur, à y occuper une place privilégiée.

C'est le 16 novembre 1925, que vous naquîtes à Montpellier, en l'Hôtel Cambon à la Valfère, que vous quittiez bientôt pour la rue du Cannau dont les belles et vastes demeures ont toujours attiré les médecins célèbres. Bâti sur les vestiges de "l'Hostal" de Jehan Trosselier, premier médecin du Roi Charles VIII, l'Hôtel de Rochemore devint dès lors votre maison familiale.

Votre ascendance médicale est ancienne autant que votre hérédité académique ; vous voici académicien à la quatrième génération.

Votre arrière grand-père, le Docteur Albert Puech était membre correspondant de notre Compagnie, comme il l'était de celles de Bordeaux, de Bruxelles et de Constantinople. Membre titulaire de l'Académie de Nîmes, on lui doit à côté de publications médicales de nombreux ouvrages littéraires et historiques. Votre grand-père, le Professeur Paul Puech, fût l'un des Maîtres de l'Obstétrique du début du siècle. Je n'ai pas eu le privilège d'être son élève mais ses contemporains m'ont appris que son enseignement était hautement prisé. Il mimait véritablement les péripéties qu'il décrivait et qui devaient aboutir à cet événement si commun et pourtant si merveilleux qu'est la venue au monde d'un enfant.

Il tenait son auditoire en haleine, ranimant l'attention quand il le fallait par un détail pittoresque et ne s'arrêtait que lorsqu'il éprouvait la sensation d'être bien suivi et d'avoir été bien compris de tous.

Vos élèves se plaisent, Monsieur, à louer en vous les mêmes qualités didactiques.

J'ai suivi l'enseignement de votre père, le Professeur Albert Puech avant de devenir son collègue à la Faculté où il accéda avec aisance à la Chaire d'Hydroclimatologie puis à celle de Clinique Médicale qu'il occupa avec talent.

Les étudiants de ma génération et plus particulièrement ceux qu'il préparait à l'Internat ont toujours admiré son goût du travail servi par une mémoire étonnante.

Elu à l'Académie en 1943, ses interventions érudites ont sans cesse soulevé le plus vif intérêt.

Je ne saurais enfin oublier votre oncle paternel Henri-Charles Puech, correspondant de notre Compagnie, Professeur d'Histoire des religions au Collège de France, Membre de l'Institut.

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en vous accueillant dans son sein consacre certes par son vote une tradition familiale. Elle ne l'eût point fait si vous ne vous en étiez grandement montré digne.

Or vous représentez, Monsieur, une des forces vives de notre Ecole.

Au terme d'excellentes études au Lycée de Montpellier, vous entrez à la Faculté de Médecine où vous accumulez succès et lauriers et notamment le prix du XXème Congrès Français de Médecine décerné au premier de l'Internat, les prix de scolarité et de thèse.

Reçu à l'agrégation en 1958, vous êtes Professeur à titre personnel en 1962 et titulaire de la Chaire de Cardiologie expérimentale et des maladies vasculaires depuis 1969.

Vos titres et travaux sont si nombreux et d'une telle densité qu'il est impossible de les citer tous. Veuillez me pardonner de n'en dégager que l'esprit.

Commencées il y a vingt cinq ans, vos recherches d'électrophysiologie ont inspirées d'importants mémoires. En 1956, "l'activité des oreillettes" était couronnée par un prix de l'Académie de Médecine ; vous dressez ensuite avec Hugues Latour l'inventaire systématique des arythmies grâce au cathétérisme des cavités cardiaques.

En 1957, dix ans avant les premières publications américaines, vous montrez, par une véritable dissection physiologique des propriétés électriques du cœur in situ, la possibilité d'enregistrer le potentiel du faisceau de His et de réaliser l'étude actuellement la plus complète de l'action des substances anti-arythmiques sur le cœur entier.

L'ensemble de ces travaux recueillait au début de la précédente année le prix de la fondation Nativelle destiné à récompenser les plus grandes découvertes contemporaines sur l'ensemble des troubles du rythme cardiaque.

Il convient de rappeler votre souci constant d'extrapoler à l'homme les procédés d'exploration préalablement éprouvés sur l'animal sans jamais perdre de vue les exigences de l'éthique médicale et la nécessité de prudentes déductions thérapeutiques. Avec vos collègues des Sociétés française et internationale de Cardiologie, vous avez ainsi contribué au prodigieux essor de votre discipline mettant au point des traitements nouveaux susceptibles de prévenir et de traiter des insuffisances cardiaques jadis rebelles, de corriger certaines malformations congénitales, de ranimer l'irrigation précaire d'un myocarde sénéscent, voire même de remplacer par une greffe hardie un cœur voué à une mort prématurée.

Une telle œuvre ne pouvait se réaliser qu'à l'échelon international. Aussi avez-vous pris contact avec les Chefs d'Ecoles les plus réputés au-delà de nos frontières. Ils vous ont manifesté leur estime et leur sympathie en vous élisant membre d'honneur des Sociétés espagnole, brésilienne, hellénique et anglaise de cardiologie, puis Membre du Collège International d'angéiologie.

En même temps que vous deveniez l'un des ambassadeurs les plus distingués de notre Maison, vous établissez des liens propices à la poursuite de vos travaux. En outre, attentif à toutes les expressions de l'Art et de la pensée, vous enrichissez sans cesse une culture extra médicale que Luc Durtain appelle le "second métier" du médecin. Vous y trouvez non seulement "le véritable repos, mais cette agilité du regard et de l'esprit qui est chose si précieuse vis-à-vis des malades eux-mêmes".

Il m'a paru que vous ressentiez un particulier attrait pour le Mexique, où vous séjournez volontiers dans le célèbre institut de Cardiologie du Professeur Chavez, dont vous êtes Membre.

A l'issue de laborieuses recherches dans le laboratoire de Sodi Pallares, vous trouvez une harmonieuse détente dans la contemplation des monuments Mayas, créations fabuleuses d'ancêtres de nos civilisations ne disposant que de moyens apparemment précaires.

N'est-il pas troublant de constater que comme les Grecs et les Egyptiens, ils connaissaient déjà le Nombre d'Or, symbole de la vie et de l'harmonie pour Pythagore et ses disciples. "Divine proportion" pour la Renaissance italienne.

Son omniprésence dans toute l'histoire des Arts tient sans doute au fait qu'il gouverne les proportions du corps humain mais aussi à la volonté de trouver un ordre qui les unisse au Dieu, au Temple et à l'Univers.

Lorsque vos travaux vous en laissent le loisir, vous aimez vous rendre au domaine de la Clotte, où vos beaux-parents maintiennent les meilleures traditions équestres avec une élégance et une courtoisie raffinées.

Vous y avez pris femme, à l'image de celles de votre famille qui furent et restent en même temps que de charmantes épouses, les collaboratrices indispensables à l'épanouissement de grandes carrières.

Entourés des cinq enfants que j'ai été heureux d'aider à naître, vous parcourez à cheval les espaces proches de votre demeure agreste.

En Camargue vous attire le silence, à peine troublé par les frémissements de la faune aquatique dans les enganes foulées, que paissent impassibles les noirs taureaux altiers.

Vous appréciez aussi les pentes du Pic Saint-Loup, terre de légendes et de beauté, où nous avons plaisir à nous rencontrer. Y rêvez-vous du chemin d'Héraklès, du roman d'amour des seigneurs d'Esparron et la belle Irène de Brévieures, du douloureux calvaire de Béatrice des Baux ?

Peut-être plus simplement recherchez-vous, loin de la turbulence de la vie actuelle, à l'heure où les falaises se nimbent comme l'Hymette de brumes violettes, le calme pastoral de ce val inspiré, où la chaleur du jour exalte les senteurs vivifiantes de la garrigue sauvage.

Qu'elles vous incitent, Monsieur, à de fréquents propos que vous viendrez tenir en ce IV^{ème} fauteuil, de renommée pérenne, qu'au nom de l'Académie je vous avance avec la plus vive amitié.